

B W

Fiction & Cie



Lydie Salvayre

BW

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

fondée par Denis Roche

dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-099711-9

© Éditions du Seuil, août 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr
www.fictionetcie.com

Je pars.

Toujours il dit Je pars, je me tire.

Il aime le mouvement de partir. Il se fout de l'endroit à atteindre, ce qu'il aime c'est partir, c'est déclarer qu'il part. Il dit qu'il va écrire, un jour, l'éloge de la fuite. Cet éloge lui paraît d'autant plus justifié qu'il a appris, hier, que le verbe partir, en espagnol, signifiait aussi partager.

Il a toujours sur lui un passeport à jour pour passer les frontières. Prêt à fuir.

Il n'y a pas trente-six solutions quand l'ennemi menace, dit BW, mi-rieur mi-sérieux : soit mettre les voiles, soit l'attaquer de front (cette dernière solution requérant un attirail et des forces plus lourdes). Toute autre est malvenue.

BW est un guerrier. Plus tard, je dirai en quoi.

BW est un tendre.

Il pleure la mort de Fausto le chat.

Encore aujourd'hui, il pleure sa mort.

Il a des chagrins lents et des joies foudroyantes.
Ses joies lui sont le plus souvent données par le voyage,
par les plaisirs qui naissent du voyage.
Je l'ai mille fois constaté, c'est en voyage que BW montre
son visage le plus avenant. En cela, il diffère de moi.
Tout projet de quitter le refuge m'accable. L'odeur des
gares m'écoeure. Traîner une valise m'est un supplice.
Mes tendresses d'esprit vont, de préférence, aux reclus
et aux immobiles. Il m'arrive de penser que je pourrais
sans peine mener une vie de moniale. Ma vie physique
est d'ailleurs une vie d'enfermée (et ce n'est pas demain
qu'on m'invitera au festival des écrivains voyageurs).
BW, lui, est toujours en instance de partir.
Dès que quelque chose l'insupporte en France, et c'est
souvent, il dit Je me casse de ce pays, je me barre, je
vais voir ailleurs si j'y suis (il aime l'ironique justesse de
cette expression). Quelquefois, il le fait pour de bon.
Et je m'inquiète.

BW a des goûts dispendieux. Dès qu'il a de l'argent,
il le claque. Il claque aussi celui qu'il n'a pas. Ce qui
le plonge dans des affres terribles : dettes au fisc, avis à
tiers détenteur, prélèvements sur salaire, etc.

BW a horreur des ladres. Il peut rompre une amitié, du
jour au lendemain, pour cause de laderie. Et se plaît
à déclamer que :

Le ladre est une erreur

Car BW aime la grande vie, les grands gestes, les grands

horizons, les manières qui en jettent, les chaussures en serpent, les oreillers en duvet de cygne et la littérature qui est, de tous les luxes, le plus considérable.

C'est du reste pour leur savoir millénaire sur le luxe et la volupté que BW aime les pays d'Orient où il a souvent séjourné, leurs extravagants bijoux, leurs tapis, leurs soies, leurs tentures, leurs parfums capiteux, leurs somptuosités. Leurs harems, ajoute BW à voix basse et souriant.

Le luxe ou bien l'ascèse (BW me racontera plus tard sa retraite à l'abbaye de Solesmes), il n'est pas d'autre solution. Quant au faux luxe, au confort moyen et aux moyennes littératures, non, non et non !

BW n'a strictement aucun sens de la mesure. Tout ce qui le force à la mesure le meurtrit. Tout ce qui l'oblige à l'économie l'exaspère. Il n'est pas une seule restriction qu'il ne ressente comme un avilissement.

La modération bourgeoise et l'idée d'épargner lui demeurent étrangères. Sincèrement, il le regrette.

S'il boit, c'est trop. S'il rompt, c'est à jamais. S'il souffre, c'est à mort. S'il aime, c'est corps et âme.

BW a aimé l'édition corps et âme. Il a rompu avec elle à peine a-t-il compris qu'il devrait désormais spéculer, négocier, marchander, opter pour des choix raisonnables, autrement dit qui rapportent, en langue d'édition (les opérations pécuniaires l'ayant jusqu'ici assez peu occupé).

Il a rompu avec elle pour ne pas obtempérer aux impératifs susnommés (qu'on aurait autrefois regardés comme vulgaires).

Il a rompu avec elle plutôt que de forfaire à une certaine idée qu'il s'en faisait.

Il a rompu avec elle avant que ne commence le dégoût de lui-même.

L'une des raisons de ce livre est de dire la rupture de BW avec l'édition, et l'entrelacs compliqué de ses causes.

Car la rupture de BW avec l'édition qu'il a aimée par-dessus tout m'apparaît parfois comme un raccourci violent de notre histoire contemporaine.

Le 15 mai 2008, BW perd brutalement l'usage de son œil droit. L'inquiétude est immense. D'autant que la vision de son œil gauche est très diminuée.

BW consulte un spécialiste. Un décollement de rétine est diagnostiqué, puis opéré. Mais des complications surviennent et, pendant une quinzaine de jours, BW se demande s'il ne va pas devenir définitivement aveugle. C'est dans ce laps que naît ce livre.

En attendant une nouvelle intervention chirurgicale sur l'œil aveugle, BW, qui ne peut se déplacer, ni lire, ni regarder la télé, me raconte dans une sorte d'urgence la somme des départs qui ont marqué sa vie.

Je note ce qu'il me dit.

Mon cœur est une gare.

Peut-être vais-je désormais, à l'instar de Démocrite qui se creva les yeux, peut-être, dit BW, vais-je désormais mieux voir mon existence et mieux voir le soleil autour duquel elle tourne.

BW précise : Mais que je sois écorché vif plutôt que de contribuer à faire de ce livre un déversoir. Arrête-moi si tu as le sentiment que j'y évacue mes miasmes. Te parler d'ailleurs ne me soulage (j'ai ce verbe en exécution, il est consternant de réalisme), ne me délivre en rien de ce qui, dans la vie, m'opprime. Te parler est juste une occasion pour que tu restes assise près de moi, pour te sentir attentive et deviner tes airs de secrétaire en chef. Mais peut-être t'apprendrai-je des choses sur notre planète que j'ai traversée de part en part, c'est ma fierté, et qui s'est en quarante ans hérissée de frontières, je veux parler des conflits, des guerres et des massacres qui nous empêchent aujourd'hui d'aller sans accroc de Trieste à Bagdad.

Le monde, contrairement à ce qu'on croit, s'est fermé, et ce n'est pas le moindre de ses paradoxes. Un voyage en Afghanistan, en Irak, et dans certaines régions de l'Inde, comme je le fis à 22 ans, serait aujourd'hui impossible. Les centres, du reste, se sont déplacés. En moi aussi.

De plus, le monde, ce qu'autrefois on appelait le monde, ou l'ailleurs, ou l'inconnu, ou l'étrange, ce monde-là a

disparu. Les confins s'offrent à qui veut sur la chaîne Voyage.

Le plus dur, dit BW en se réveillant, le plus dur est de quitter ce qu'on n'a pas. Tu ne notes pas cette grande pensée?

Je n'ai pas eu d'enfance, regrette-t-il, plus tard.

Du plus loin qu'il se souviene, BW se trouve laid. Sa mère lui a dit un jour qu'il avait une petite tête de pinceau usé. Et il le croit. Pour compenser sa laideur, il se jette dans l'orgueil. Il ne ressemblera à personne. Il n'agira comme personne. Il sera indocile. Il sera méchant. Il fuera.

Il fait sa première fugue à 13 ans. En Solex. Il met cinq jours pour aller de Clermont-Ferrand à Valence et cinq jours pour revenir. C'est l'été.

Il dort dans les champs, dans les granges.

Il mange des boîtes de raviolis froids.

Il ne sait pas ce qui le pousse.

Encore aujourd'hui, il ne sait pas ce qui le pousse, ni contre quoi il se révolte.

Cherche-t-il à inquiéter sa mère qui, pense-t-il, l'aime mal? à la faire crier d'angoisse comme la bête à laquelle on arrache ses petits? à lui extorquer les paroles d'amour qu'elle ne sait pas lui prodiguer?

Cherche-t-il confusément à lui signifier qu'il souffre de sa froideur et qu'il part, uniquement, pour qu'elle le rattrape? Uniquement pour ça. Et qu'il faut être un mur pour ne pas le comprendre.

Aujourd'hui encore, il lui arrive de se demander s'il n'a pas accompli tous ses voyages et amorcé tous ses départs (dix, vingt, trente, il ne sait plus) dans l'unique et fol espoir de bouleverser sa mère, dans le désir insensé de la voir trembler pour lui et réclamer à cor et à cri un peu de sa présence.

Sur son deux-roues, BW atteint le col de Coupebourse à la fin de la journée. Lui qui a toujours eu le sentiment de ne compter pour rien, il se sent, par son acte, exister davantage. Il est encore loin de se juger indispensable et justifié de vivre, mais il espère secrètement que son départ laissera derrière lui un trou qui fera mal. Il a, dit-il, de l'allant. Le seul mouvement de partir lui donne cette force d'impulsion qu'il retrouvera plus tard dans l'expérience de la course et qui lui deviendra aussi nécessaire que le sang.

BW voit une ferme. Il y entre. Le paysan lui propose de passer la nuit dans la remise où sont opportunément entassés des vieux numéros de *Miroir Sprint*. Le paysan ne lui pose pas de questions indiscrètes, ni ne s'étonne de l'étrangeté de sa situation. Pour cette double raison, BW, instantanément, l'adopte dans son cœur. Ensemble ils parlent de Guy Ignolin, triple vainqueur du circuit des monts d'Auvergne, à qui BW écrira, quelques

jours plus tard, sur les conseils du fermier, la lettre suivante :

*Cher Monsieur Ignolin,
J'aimerais beaucoup porter, par admiration pour vous,
votre maillot de coureur, bien que trop grand pour mes
proportions.
Pourriez-vous m'en faire parvenir un à l'adresse indiquée
ci-dessus?
Avec tous mes remerciements.*

B W

*P.-S. Vous serait-il possible de le signer de votre nom le
plus lisiblement possible?*

BW s'installe dans la remise que le paysan lui a ouverte. Il a faim. Mais il n'a pas sitôt ouvert la boîte de pâté achetée le matin que le chien du fermier se jette sur elle et la dévore. BW se contentera de manger le pain seul. La nuit, malgré tout, sera belle, puisqu'en rêve il baisera avec Marie Laforêt (laquelle exerce sur lui, à l'époque, un pouvoir des plus érogènes). Plus de quarante ans après, il s'en souvient. BW se souvient de toutes ses histoires d'amour. De celles qu'il a rêvées, comme des autres.

BW déteste l'eau plate.
Écris-le. C'est important.

On ne peut pas éditer des livres, et boire de l'eau dite plate, enfin quoi!

BW dit Un jour j'ai fait quelque chose de mal. Je ne sais pas si je trouverai les termes pour le dire.

S'est-il livré, enfant, à quelque action peccamineuse?

Non, aucun crime grave dont il ait le souvenir. Il n'a pas violé sa mère, ni accusé son père de pédophilie.

Si, celui d'avoir surpris des gestes à caractère sexuel.

Entre 7 et 10 ans, BW passe ses vacances d'été dans le village de Villelongue où ses parents louent une petite maison.

Le voisin Marcel a pris l'enfant sous son aile, qui passe des jours entiers dans la grande ferme attenante. On le hisse sur l'énorme tracteur, on l'autorise à donner la pâtée aux cochons et à conduire les vaches à la pâture, on lui accorde le brossage à l'étrille du cheval de trait Papillon auprès de qui, tout bas, il se confie, on l'invite à la table familiale dans la cuisine où les poules se promènent et chient sur le carrelage avec cette absence totale d'égards qui les caractérise.

Tout cela enchante l'enfant.

Il s'est fabriqué un javelot dans le bois souple d'un noisetier et, l'après-midi, dans les champs que la chaleur a vidés, il organise des championnats du monde où il incarne tour à tour dix athlètes différents. Méthode infallible pour s'assurer la victoire. Ça le comble.

BW apprend de la sorte à s'arranger avec la réalité des choses. Consacré champion, il répond aux interviews et affirme que le geste du lanceur de javelot est le plus beau du monde car le plus ample et, conjointement, le plus précis.

Coureur cycliste, il fait, ni plus ni moins, la pige à Louison Bobet sur un vélo d'adulte beaucoup trop grand pour ses jambes mais qui l'oblige à des mouvements du derrière d'une grande expressivité.

Ces imaginations sont très profitables à son âme d'enfant. Il les cultive. Et personne n'est là pour leur faire barrage. Il rêve d'être un grand homme, un grand talent, un grand athlète, en même temps qu'un terrible bourreau des cœurs. On dit qu'il n'est pas de grand destin sans ces ambitions premières, la vie se chargeant ensuite de les broyer ou de les épanouir, comme on dit. J'ai eu droit, dit BW, à ces deux traitements concomitamment (ce dernier mot l'amuse).

Un jour, ceci est sans rapport avec cela, un jour, dans l'étable, il surprend Fernand, l'ouvrier agricole, en train de se faire sucer la bite par un jeune veau.

BW me dit avec le plus grand sérieux que cette expérience a contribué grandement à sa formation littéraire.

Je l'écris ?

Un peu que tu l'écris !

Premier grand départ en 1969, quelques années avant la ruée des beatniks vers l'Asie, victimes en quelque sorte

des croyances d'une époque qui leur vendait la fable de l'ailleurs comme route obligée vers l'émancipation.

BW dit qu'à Clermont-Ferrand, où il passe sa jeunesse, les rats de l'angoisse lui rongent la poitrine.

Il a 22 ans.

Il n'a rien préparé.

Ce qu'il veut c'est partir, rien d'autre. Foutre le camp. Je l'aurai assez dit. Il est en colère. Depuis qu'il est né, il est en colère.

Avec l'argent qu'il a mis de côté, il veut faire un petit tour. Dans le monde. Pour se calmer les nerfs.

Le petit tour durera deux ans.

Il veut une vie plus vaste, escarpée, des rêves avec des tigres, des bivouacs, des descentes en caïque, des dépaysements qui ébranlent l'esprit, des choses romanesques qui brisent les routines, et les os.

De l'air. De l'air.

Et du danger, si possible.

Devant moi, il rassemble aujourd'hui les ossements disséminés de son périple.

Il me raconte son voyage.

Raconter le rend lyrique (le lyrisme n'est pas son fort). Il dit C'est la mort, alors, que j'essayais de semer, avant de comprendre qu'elle était en moi, qu'elle était en nous.

Le matin du 2 septembre 1969, il fait du stop à la sortie de Clermont-Ferrand. Sur lui, un sac qui contient quelques effets de première nécessité, un livre dont je reparlerai,

quelques cassettes de musique et un lecteur de cassettes. Il fait une halte à Milan où vivent des amis anarchistes de la mouvance de Valpreda, puis file sur Trieste où commence, pour lui, l'inconnu. À Ljubljana, il vend dans la rue des caricatures de De Gaulle, et engage la conversation avec des hippies qui le conduisent, le soir venu, dans leur communauté sur laquelle règne un illuminé qui se fait appeler Feo. BW en repart sur-le-champ. L'idée de vivre, ne serait-ce qu'un jour, ne serait-ce qu'une heure, sous l'emprise d'un prophète, fût-il le plus inoffensif, lui fait horreur.

Partons en quête du vrai bonheur

Il prend le train pour Zagreb, traverse en camion la Bulgarie, reprend un train vers la frontière turque. Dans le compartiment qu'il occupe, un Anglais lui offre une part de sa boîte de sardines. C'est l'époque où les voyageurs étrangers fraternisent. Le train s'arrête. L'Anglais jette négligemment la boîte usagée par la fenêtre. Des flics font aussitôt irruption et embarquent sans ménagement le Pakistanais qui partageait leur compartiment. Les protestations des deux Européens ne serviront à rien. Premier chagrin de BW. Première violence. Première injustice à laquelle BW assiste, impuissant. Il y en aura bien d'autres. Dont il sera, quelquefois, l'objet.

À Sofia, il dort sur un banc, dans un parc, non loin de la gare. Des policiers le secouent avec rudesse. Qu'ai-je fait? Bakchich? demande-t-il à tout hasard en se frottant les yeux. Les policiers incorruptibles l'attrapent par la veste, lui donnent une bourrade dans le dos pour lui fournir un peu d'élan (car il en manque sérieusement), puis le somment de quitter les lieux séance tenante (c'est du moins ce qu'il comprend, la vocifération des policiers palliant assez efficacement le sens des mots incompréhensibles). C'est à se tirer une balle dans la tête, pense BW, car les faits et cris de la police ont le don de le retourner, car toute confrontation avec la police a le don de le retourner, il est ainsi fait BW, j'y peux rien, la simple vue d'un képi me révulse. Maintenant, il marche vers la gare. Tout son effort consiste à lutter contre l'accablement qui lentement le gagne. Pourquoi suis-je parti? pourquoi? pourquoi? pourquoi?

Voyageurs, vous avez le goût de l'infini, sans doute.

Le lendemain, il est dans le Grand Bazar d'Istanbul. Il y flâne. Il achète un flacon d'essence de jasmin et un pain de savon noir.

Il se sent mieux. Il est curieux de tout. Il se laisse porter. Il s'en remet au doux hasard des choses.

Mais le hasard, ce jour-là, est contraire. Un homme, soudain, s'approche et lui glisse un objet dans le creux de sa main. Un autre brandit sur-le-champ sa carte de police. BW comprend qu'il est en possession d'une barrette de shit dont la détention est punissable de prison. Il bouscule violemment les deux hommes qui essaient de l'empoigner, se dégage de leur étreinte, et s'enfuit à toutes jambes jusqu'au Pudding Shop. Il se souvient d'avoir emprunté dans sa course la rue Pierloti. Très utile en voyage d'être champion de course à pied (un chapitre ultérieur sera consacré à BW coureur de 800 m).

Le Pudding Shop.

BW a appris à repérer dans chaque ville le lieu où les voyageurs étrangers échangent leurs tuyaux et s'entre-consolent. Le Pudding Shop est un de ces lieux-là. BW y retrouve Alberto, un ami italien, qui lui parle avec chaleur du Kurdistan.

Trois jours après, BW part pour le Kurdistan.

Les départs de BW ressemblent à son âme. Impatients, sans prudence. BW aime à dire, en se composant un air doctoral, que la prudence est le trait principal des médiocres, et des Catalans, pardon pour ta mère.

BW reste quelques jours dans un village de la montagne kurde. Le village est pauvre. Vingt masures en torchis se pressent autour d'une mosquée minuscule.

Dans une salle sombre qui tient lieu de café, il mange midi et soir une soupe de lentilles rouges accompagnée de riz. Et cette nourriture si simple, servie dans un lieu si pauvre et selon un décorum immuable, lui semble, véritablement, digne d'un prince, non ce n'est pas ce que je veux dire, dit BW, lui semble quelque chose qui marque je ne sais quoi de solennel et d'important, quelque chose que j'ai du mal à t'expliquer mais qui a, tu vas rire, qui a comme un goût de sacré.

On le traite avec déférence. Les Kurdes respectent le courage de ces voyageurs chrétiens qui, à l'instar de BW, ont franchi des milliers de kilomètres et bravé mille embûches pour venir jusqu'à eux.

Sa présence, il le sent, amène aux villageois un peu de la diversion qui leur manque. On l'épie comme un être qu'on n'aurait jamais vu. Il intrigue. Ses manières, probablement, surprennent. Dans le café, les buveurs le regardent manger et boire avec l'attention fascinée que manifestent, d'ordinaire, les enfants. Les femmes, dans la rue, l'observent à la dérobée.

Il est devenu l'attraction du village.

Cela, étrangement, lui plaît.

Il est l'étranger, l'homme d'ailleurs, il est l'exote, mais pour autant il n'est pas l'exclu.

Il part à regret.

Aparavant, il a dit Merci, en français.

Merci de tout mon cœur pour votre hospitalité, en français.

Et ses paroles ont été comprises. Leur intention, tout du moins, a été comprise.

Et elle a réjoui.

Paix et honneur à toi, lui a-t-on répondu.

BW ne sait pas quel usage il fera de cet honneur, mais il dit encore Merci, en français, Merci.

Il part vers Erzurum, en Turquie, près du lac de Van. À pied d'abord, par des chemins boueux qu'empruntent de lents troupeaux de chèvres, puis dans une charrette à deux roues tirée par deux mules pensives, puis dans un autocar somnolent, délabré, cahoteux, recouvert d'inscriptions coraniques dont la plus grande, de couleur verte, célèbre le prophète Allah.

Il a perdu, dit-il, la notion du temps et de la hâte. Tout en lui s'est alenti, contaminé par la quiétude des terres traversées. Il ne sait pas quel jour il est, ni quelle heure. Et il s'en fout. Il en est surpris. D'ici que je devienne un contemplatif!

J'ai envie d'un baba au rhum, dit BW tout à coup, avec un gros tas de chantilly par-dessus. Y aurait-il dans cette maison quelque chose qui ressemble à un baba au rhum avec un gros tas de chantilly par-dessus? Tu ne peux pas savoir combien ça m'a manqué à Erzurum, les gros babas au rhum avec un tas de chantilly par-dessus.

Car pour l'heure, BW est à Erzurum.

Il déambule, nonchalant, dans la rue principale, lorsqu'il

Alain Tanner, *Ciné-mélanges*
Thomas Pynchon, *L'Arc-en-ciel de la gravité* (rééd.)
Antoine Volodine, *Songes de Mevlido*
Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*
Charly Delwart, *Circuit*
Alain Fleischer, *Quelques obscurcissements*
Jean Hatzfeld, *La Stratégie des antilopes*
Denis Roche, *La photographie est interminable*
Norman Manea, *L'Heure exacte*
Jean-Marie Gleize, *Film à venir*
Christian Boltanski et Catherine Grenier,
La Vie possible de Christian Boltanski
Michel Braudeau, *Café*
Jacques Roubaud, *Impératif catégorique*
Jacques Roubaud, *Parc sauvage*
Charles Robinson, *Génie du proxénétisme*
Christine Jordis, *Un lien étroit*
Emmanuelle Heidsieck, *Il risque de pleuvoir*
Avril Ventura, *Ce qui manque*
Emmanuel Adely, *Genèse (Chronologie)*
et *Genèse (Plateaux)*
Jean-Christophe Bailly, *L'Instant et son ombre*
Maryline Desbiolles, *Les Draps du peintre*
Catherine Grenier, *La Revanche des émotions.*
Essai sur l'art contemporain

Robert Coover, *Noir*
Patrice Pluyette, *La Traversée du Mozambique par temps calme*
Olivier Rolin, *Un chasseur de lions*
Christine Angot, *Le Marché des amants*
Thomas Pynchon, *Contre-jour*
Lou Reed, *Traverser le feu. Intégrale des chansons*
Centre Roland-Barthes, *Vivre le sens*
Chloé Delaume, *Dans ma maison sous terre*
Patrick Deville, *Equatoria*
Roland Barthes, *Journal de deuil*
Alain Veinstein, *Le Développement des lignes*
Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*
Allen S. Weiss, *Le Livre bouffon. Baudelaire à l'Académie*
Gérard Genette, *Codicille*
Pavel Hak, *Warax*
Jocelyn Bonnerave, *Campus sauvage*
Paul Beatty, *Slumberland*